

LES DERNIERS MOMENTS DE PADRE PIO

Peu après 21 heures, le 22 septembre 1968, alors que le Père Mariano s'était déjà éloigné de la cellule n° 4 et que moi j'y étais entré, Padre Pio, au moyen de l'interphone m'appela dans sa chambre: il était au lit, couché sur le côté droit.

Il me demanda seulement quelle heure indiquait le réveil posé sur sa table de nuit. J'essuyais quelques petites larmes de ses yeux rougis et retournais dans la cellule n° 4 me mettre à l'écoute près de l'interphone toujours ouvert.

Le Padre m'appela encore au moins cinq ou six fois jusqu'à minuit, et il avait toujours les yeux rougis par les larmes, larmes qui coulaient doucement, sereinement. A minuit comme un enfant apeuré, il me supplia: «Reste avec moi, mon fils» et commença à me demander très fréquemment l'heure.

Il me regardait avec des yeux implorants, serrant fortement mes mains. Puis, comme s'il avait oublié l'heure qu'il me demandait continuellement, il me demanda: «As-tu célébré la Sainte Messe?»

Je répondis en souriant: «Père spirituel, il est trop tôt maintenant pour la Messe» et il répliqua: «Eh bien, ce matin tu la diras pour moi». Et moi: «mais chaque matin je la célèbre pour vos intentions».

Après, il voulut se confesser, et une fois la confession sacramentelle terminée, il dit: «Mon Fils, si aujourd'hui le Seigneur m'appelle, demande pardon pour moi aux confrères pour tous les tracas que j'ai causés et demande aux confrères et aux fils spirituels une prière pour mon âme».

Je répondis: «Père spirituel, je suis sûr que le Seigneur vous fera vivre encore longtemps, mais si vous deviez avoir raison, puis-je vous demander une dernière bénédiction pour les confrères, pour les fils spirituels et pour vos malades?»

Et lui: «Bien sûr que je les bénis tous; demande plutôt au Père Supérieur que ce soit lui qui la donne pour moi cette dernière bénédiction».

Finalement il m'a demandé de renouveler l'acte de profession religieuse. Il était une heure quand il me dit: «Ecoute, mon Fils, ici au lit, je ne respire pas bien. Laisse-moi me lever. Sur le fauteuil je respirerai mieux».

Une heure, deux heures, trois heures était habituellement l'horaire auquel il se levait pour se préparer à la Sainte Messe, et avant de s'asseoir sur le fauteuil il avait l'habitude de faire quelques pas dans le couloir.

Cette nuit-là, je notais avec émerveillement qu'il marchait comme un jeune, droit d'un pas rapide, et qu'il n'était pas nécessaire de le soutenir.

Arrivé à la porte de sa cellule il dit: «Allons un peu sur la petite terrasse». Je le suivis en mettant sa main sous mon bras; lui-même alluma la lumière et, arrivé près du fauteuil, il s'assit, regarda autour de lui sur la terrasse. Du regard il paraissait chercher quelque chose. Après cinq minutes, il voulut retourner dans sa cellule.

J'essayai de le soulever, mais il me dit «je n'y arrive pas». En fait, il s'était alourdi.

«Père Spirituel, ne vous en faites pas», lui dis-je pour l'encourager, en prenant immédiatement le fauteuil roulant qui se trouvait à deux pas. En le prenant sous les aisselles, je le soulevai du fauteuil et le fis asseoir dans le fauteuil roulant.

De lui-même, il souleva les pieds de terre et les posa sur les repose-pieds.

Dans sa cellule, quand je l'eus placé sur le fauteuil, il m'indiqua de sa main gauche et du regard le fauteuil roulant et dit: «porte le dehors».

Revenant dans la cellule, je notai que le Père commençait à pâlir. Il avait sur le front une sueur froide.

J'ai pris peur quand je vis que ses lèvres commencèrent à devenir livides. Il répétait continuellement «Jésus, Marie» avec une voix de plus en plus faible.

Je me pressais pour aller chercher un confrère, mais il m'arrêta en disant: Ne réveille personne» Je partis quand même en courant quand, à quelques pas de sa cellule, il m'appela à nouveau. Pensant qu'il ne me dirait pas la même chose, je revins en arrière. Mais quand j'entendis répéter «Ne réveille personne» je lui répondis en l'implorant: «Père Spirituel, maintenant laissez-moi faire».

Je courus vers la cellule du Père Mariano, mais voyant la porte du Frère Guglielmo ouverte, j'entrai, allumai la lumière et le secouai: «Padre Pio n'est pas bien». En un instant, le Frère Guglielmo rejoignit la cellule de Padre Pio et je courus téléphoner au docteur Sala. Il arriva environ dix minutes plus tard et dès qu'il vit le Padre, il prépara de suite ce qu'il fallait pour lui faire une piqure.

Quand tout fut prêt, le Frère Guglielmo et moi-même avons essayé de le soulever, mais n'ayant pas réussi, nous l'avons allongé sur le lit. Le docteur fit la piqure puis nous aida à le replacer sur le fauteuil, alors que Padre Pio répétait avec une voix de plus en plus faible, avec un mouvement de lèvres toujours plus imperceptible: «Jésus, Marie».

Entre temps, appelés par le Docteur Sala, arrivèrent successivement Mario Pennelli, neveu de Padre Pio, le Directeur de la Santé de la «Casa Sollievo della Sofferenza» le Docteur Gusso et le Docteur Giovanni Scarale, alors qu'avertis par moi-même suivaient le Père Gardien, le Père Mariano et d'autres confrères.

Alors que les médecins donnaient l'oxygène d'abord par la canule, puis avec le masque, le Père Paolo de San Giovanni Rotondo administra au Père Spirituel le Sacrement des malades et les autres confrères, à genoux, priaient.

A 2 h 30 du matin environ, doucement il inclina la tête sur sa poitrine et expira.

Père Pellegrino Funicelli, capucin
(Padre Pio est mort, numéro spécial
“La Casa Sollievo della Sofferenza”, octobre 1968)